

Le collectionneur

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Refuge de l'ange, 2008
Si tu m'abandonnes, 2009
La Maison aux souvenirs, 2009
Les Collines de la chance, 2010
Si je te retrouvais, 2011
Un cœur en flammes, 2012
Une femme sous la menace, 2013
Un cœur naufragé, 2014

Nora Roberts

Le Collectionneur

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Joëlle Touati*



Titre original
The Collector

Première publication aux États-Unis par G.P. Putnam's Sons, 2014.

© Nora Roberts, 2014
Tous droits réservés.

*Les personnages, les lieux et les situations de ce récit étant purement
fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes
ne saurait être que fortuite.*

© Éditions Michel Lafon, 2015, pour la traduction française
118, avenue Achille-Peretti
CS70024-92521 Neuilly-sur-Seine cedex
www.michel-lafon.com

*À la mémoire de ma mère,
qui collectionnait tout,
et de mon père,
qui lui faisait toujours de la place.*

PREMIÈRE PARTIE

Là où j'accroche mon chapeau, je suis chez moi.

JOHNNY MERCER

1

Enfin, ils étaient partis. Les clients, surtout les nouveaux, avaient tendance à répéter mille fois leurs recommandations, leurs numéros de téléphone, avant de se résoudre à lui remettre leurs clés. Elle les comprenait : ce n'était pas facile de laisser sa maison, ses affaires, et dans le cas présent son chat, entre les mains d'une inconnue.

House-sitter émérite, Lila Emerson faisait de son mieux pour les tranquilliser.

Jason et Macey Kilderbrand partaient avec des amis dans le sud de la France. Pendant trois semaines, Lila garderait leur élégant appartement en plein cœur de Chelsea. Elle arroserait les plantes, entretiendrait le petit potager sur la terrasse.

Elle s'occuperait du chat, relèverait le courrier, prendrait les messages téléphoniques et transmettrait toute information d'importance. Du reste, sa présence écarterait les risques de cambriolage.

Ainsi, elle aurait l'impression de vivre dans le très chic complexe résidentiel new-yorkais de London Terrace. Travailler était un plaisir lorsque votre emploi consistait à séjourner dans des lieux d'exception, à veiller par exemple sur un coquet duplex dans le centre historique de Rome – dont elle avait par la même occasion repeint la cuisine, moyennant un supplément d'honoraires – ou à garder une vaste demeure sur les hauteurs de Brooklyn, en compagnie d'un golden retriever, d'un vieux terrier de Boston et d'un aquarium de poissons tropicaux.

Depuis six ans qu'elle exerçait le métier de *house-sitter*, elle connaissait presque tous les quartiers de New York, et ces quatre dernières années avaient été riches en voyages aux quatre coins du monde.

Chouette boulot, estimait-elle, pour qui n'avait pas d'attaches. Elle était libre comme l'air.

– Viens, Thomas, dit-elle au chat en le gratifiant d'une longue caresse de la tête jusqu'au bout de la queue. Allons défaire mes valises.

Dans la chambre d'amis, un ravissant bouquet de freesias trônait sur la table de nuit. Lila était sensible à ce genre de petites attentions de la part de ses clients.

Elle rangea ses vêtements dans la commode, suspendit ceux qui se froissaient dans le dressing.

La chambre d'amis possédait un petit cabinet de toilette, mais Lila avait déjà décidé qu'elle utiliserait la salle de bains principale, dotée d'une immense douche vapeur et d'une profonde baignoire à jets.

– Ne jamais gaspiller ni abuser des produits de beauté, dit-elle à Thomas en alignant les siens sur le bord du lavabo.

Ses deux valises contenant presque tout ce qu'elle possédait, elle pouvait se permettre de s'étaler à sa guise.

Après mûre réflexion, elle installa son ordinateur sur la table de la salle à manger, face à la baie vitrée, de façon à pouvoir contempler la vue sur Manhattan. Dans un espace plus modeste, cela ne l'aurait pas dérangée de travailler dans la pièce où elle dormait mais, puisqu'elle avait de la place, autant en profiter.

On lui avait expliqué comment fonctionnaient chacun des appareils électroménagers, les télécommandes, le système de sécurité. Il y avait là tout un tas de gadgets high-tech. Férée de technologie, elle s'en donnerait à cœur joie.

Dans la cuisine, elle découvrit une bouteille de vin, une corbeille de fruits frais et un assortiment de fromages, accompagnés d'un petit mot manuscrit sur une feuille de papier à lettres aux initiales de Macey.

« Faites comme chez vous !

Jason, Macey et Thomas »

Elle déboucha le vin, s'en servit un verre, le goûta. Un délice. Munie de ses jumelles, elle emporta le verre sur la terrasse.

L'espace extérieur était aménagé avec goût : deux larges fauteuils garnis de coussins, un banc de pierre rustique, une table en verre, au milieu d'un savant arrangement de pots de fleurs et, dans un conteneur de récupération, les fameux plants de tomates cerises et d'herbes aromatiques qu'elle ne devait pas hésiter à cueillir – Macey l'y avait chaleureusement encouragée.

Elle prit place dans l'un des fauteuils, Thomas sur les genoux.

– Je parie qu'ils profitent du moindre rayon de soleil, pour prendre ici l'apéritif, le café. Ils ont l'air heureux ensemble. Leur maison dégage une atmosphère sereine. Pas vrai qu'on est bien, ici ?

Elle grattouilla le chat sous le menton. Déjà, il somnolait en ronronnant.

– Elle ne va pas arrêter de m'appeler et de m'envoyer des mails les premiers jours. On lui enverra des photos de toi, qu'elle voie comme tu es chouchouté.

Troquant le verre de vin contre les jumelles, elle observa les immeubles alentour. Le complexe résidentiel s'étendait sur un bloc entier, et si certains pouvaient être gênés par le vis-à-vis, Lila n'était pas de ceux-là.

La vie des autres la fascinait.

Une femme qui devait avoir à peu près son âge marchait de long en large dans son salon tout en parlant au téléphone, vêtue d'une petite robe noire épousant telle une seconde peau une plastique de mannequin. Elle paraissait contrariée. *Rendez-vous galant annulé, peut-être. Il prétend être retenu au travail par une obligation de dernière minute*, supputa Lila, échafaudant un scénario. *Elle sait qu'il ment et ne supporte plus de jouer les dupes.*

Deux étages plus haut, deux couples riaient en sirotant des martinis dans un living-room au mobilier ultramoderne. Manifestement, ils n'aimaient pas la chaleur ; sinon ils se seraient installés sur leur petite terrasse, comme Lila et Thomas.

De vieux amis, décida-t-elle, *qui se voient souvent, partent parfois en vacances ensemble.*

Une autre fenêtre donnait sur l'univers d'un garçonnet qui se roulait sur la moquette avec un petit chien blanc. Ils s'amusaient tellement que Lila esquissa un sourire, entendant presque leurs éclats de rire.

– Il rêvait d'un chien depuis toujours, c'est-à-dire depuis quelques mois, à son âge. Aujourd'hui, ses parents lui ont fait une surprise, son vœu a été exaucé. Il n'oubliera jamais ce jour merveilleux, et plus tard il fera la même surprise à son fils ou à sa fille.

Sur cette note joyeuse, elle abaissa les jumelles.

– OK, Thomas. Il faudrait peut-être que je bosse un peu, non ? Je sais, je sais, dit-elle en posant le chat par terre pour prendre son verre de vin. La plupart des gens ne travaillent plus à cette heure-ci. Ils sortent dîner, retrouver des amis... ou, dans le cas de la belle blonde

en robe noire, ils enragent de ne pas sortir. Mais moi... (elle attendit que le chat rentre dans l'appartement) je m'organise comme je veux. C'est l'avantage de mon métier.

Dans la caisse à jouets, elle choisit une balle mécanique, la fit rouler sur le plancher de la cuisine.

Thomas se jeta aussitôt dessus pour lui livrer un combat sans merci.

– Si j'étais un chat, ce truc me rendrait dingue, moi aussi.

Le laissant à ses jeux endiablés, elle s'empara de la télécommande et alluma la radio, en veillant à se remémorer sur quelle station les Kilderbrand l'avaient laissée. À leur retour, ils retrouveraient leur ambiance jazz. Pour sa part, elle préférait la pop.

Le *house-sitting* lui procurait le logement, plus le piment de l'aventure. L'écriture lui payait ses extras. Rédactrice en free-lance, à son arrivée à New York, elle avait dû prendre des jobs de serveuse, pendant deux ans, pour garder la tête hors de l'eau. Puis elle avait eu l'opportunité de faire du *house-sitting*, d'abord pour rendre service à des amis, puis de fil en aiguille aux amis de ses amis, si bien qu'elle avait eu tout le loisir d'ébaucher un roman pour la jeunesse.

La chance, ou le hasard, l'avait amenée à garder la maison d'un éditeur, qui avait demandé à lire son manuscrit. *Lune rousse*, sa première parution, s'était vendue correctement. Ça n'avait certes pas été un best-seller, mais le livre avait trouvé son public, si bien que l'éditeur lui avait commandé une suite, laquelle sortirait en principe en octobre. Lila croisait les doigts.

Pour l'instant, elle devait se concentrer sur le troisième volet de la série.

Elle rassembla ses longs cheveux bruns, les attacha avec une grosse pince en fausse écaille de tortue et, tandis que Thomas poursuivait allègrement sa balle, elle se mit au travail avec son verre de vin, une carafe d'eau glacée, et le tube du moment – que son héroïne écouterait en boucle.

Kaylee était en terminale, aux prises avec les hauts et les bas de l'adolescence : les petits copains, la scolarité, les filles perfides et les garçons chahuteurs, les déceptions et les triomphes de cette période brève et intense.

Un passage compliqué, d'autant plus quand on était nouvelle au lycée – ce qui était le cas de Kaylee dans le premier opus – et qu'on appartenait de surcroît à une famille de loups-garous.

Les soirs de pleine lune, ce n'était pas facile de préparer un exposé ou d'aller à une fête avec ses camarades.

À présent, dans l'épisode numéro trois, Kaylee et les siens étaient en guerre contre une meute rivale assoiffée de sang humain. Un peu violent, peut-être, pour l'âme sensible de certains jeunes lecteurs, mais c'était là que menait le cours naturel de l'histoire. Et Lila n'aimait pas contrer le cours naturel d'une histoire.

Elle reprit le chapitre où elle avait laissé Kaylee trahie par le garçon dont elle croyait être amoureuse. Alors qu'elle devait rendre un devoir sur les guerres napoléoniennes, son ennemie jurée l'avait enfermée dans le labo de sciences.

La lune se lèverait dans vingt minutes, peu ou prou à l'heure où les membres du Club de science arriveraient pour leur réunion hebdomadaire.

Kaylee devait à tout prix trouver une issue avant de se transformer.

Lila se plongea dans l'intrigue, se glissa avec délice dans la peau de Kaylee, son chagrin d'amour, sa crainte d'être démasquée, sa fureur contre la reine des pom-pom girls, Sasha la croqueuse d'hommes – littéralement.

Trois heures plus tard, elle avait tiré son héroïne d'embarras, *in extremis*, grâce à une bombe fumigène qui avait alerté l'adjoint du principal. Kaylee avait écopé de quatre heures de colle, mais elle avait réussi à rentrer chez elle sans encombre avant l'heure fatidique de la métamorphose.

Satisfaite, Lila enregistra son texte et leva les yeux de l'ordinateur.

Thomas, épuisé, s'était assoupi sur la chaise à côté d'elle. Les lumières de la ville brillaient derrière la baie vitrée.

Elle prépara le dîner du chat, suivant à la lettre les instructions qu'on lui avait données. Puis, pendant qu'il mangeait, elle resserra quelques vis desserrées dans le garde-manger.

Lila ne se séparait jamais de son Leatherman. Grâce à un simple tour de vis, on évitait souvent le désastre. Et cela concernait aussi bien les objets que les humains.

Ceci fait, elle remarqua deux paniers coulissants en fil métallique encore dans leurs boîtes. Accroupie, elle parcourut la notice d'installation, un jeu d'enfant. Elle enverrait un mail à Macey pour lui demander si celle-ci souhaitait qu'elle les fixe.

Le bricolage comptait parmi ses passe-temps favoris. Et quand on pouvait rendre service sans se donner trop de peine, pourquoi s'en priver ?

Elle se versa un deuxième verre de vin et se prépara un plateau-repas, composé de fromage, de crackers et de fruits, qu'elle dégusta assise en tailleur sur le canapé, Thomas sur les genoux, tout en consultant ses mails puis les commentaires postés sur son blog – à mettre impérativement à jour dans les plus brefs délais.

– Il va bientôt être l'heure d'aller se coucher, Thomas.

Elle avait été prévenue qu'il tenterait de s'incruster dans son lit. Cela ne la dérangeait pas.

Le matou lui répondit par un bâillement. Elle le déposa sur le tapis, arrêta la musique, mit sa vaisselle dans l'évier.

Après avoir passé un caraco et un pantalon de coton, vérifié la sécurité, elle attrapa ses jumelles afin de jeter un dernier coup d'œil aux voisins.

Blondie semblait être quand même sortie, finalement, laissant le salon faiblement éclairé. Les deux couples avaient eux aussi disparu. Au restau, peut-être, ou au ciné.

Le petit garçon dormait sûrement à poings fermés, le chiot pelotonné contre lui. Papa et maman regardaient la télé.

Une autre fenêtre révéla une bonne vingtaine de personnes en tenue de soirée, papotant joyeusement par petits groupes, coupe de champagne ou assiette d'amuse-bouches à la main.

Lila tenta d'imaginer les conversations, notamment ce que chuchotait un apollon bronzé en costume gris perle à une brunette moulée dans une robe rouge. Ces deux-là avaient probablement une liaison, elle l'aurait parié, au nez et à la barbe de leurs époux légitimes.

Elle balaya la façade, s'arrêta, baissa ses jumelles un instant, regarda de nouveau.

Non... ? Non, le gars bâti comme un éphèbe au... douzième étage n'était pas complètement nu. Il portait un string. Pas chassé, mambo, chassé, chassé, tourne. Waouh ! Suggestif, le déhanché.

Certainement un acteur ou un danseur qui faisait du strip-tease pour gagner sa croûte en attendant de percer.

Beau gosse, en tout cas. Craquant, même.

Le spectacle des fenêtres occupa Lila encore une demi-heure avant qu'elle se mette au lit – où Thomas, effectivement, ne tarda pas à la rejoindre. Elle alluma la télé, opta pour une rediffusion de *NCIS* dont elle connaissait les dialogues par cœur, mais elle aimait la compagnie d'un bruit de fond. Confortablement calée contre les oreillers, elle reprit le thriller commencé sur son iPad dans l'avion de retour de Rome.

Au cours de la semaine, elle prit ses repères et ses petites habitudes.

Réglé comme une horloge, Thomas la réveillait à 7 heures tapantes par des miaulements affamés. Elle remplissait ses gamelles, préparait du café, arrosait les plantes d'intérieur, le jardin aromatique, puis prenait son petit déjeuner en observant les voisins.

Blondie et son concubin – ils n'avaient pas l'air mariés – se disputaient sans cesse. Blondie était du genre à fracasser les objets. Beau Parleur, très agréable à regarder, avait de bons réflexes et savait user de son charme. Les joutes, quasi quotidiennes, se terminaient en général par de torrides effusions.

Des adeptes du « Je t'aime moi non plus »... et s'il ne la trompait pas, Lila en aurait été très étonnée.

Le petit garçon et le chiot faisaient plus ample connaissance. Maman, papa ou la bonne nettoyaient patiemment les petits accidents. Les parents quittaient la maison ensemble presque tous les matins, dans des tenues vestimentaires suggérant d'excellentes situations.

Les Martini, comme Lila les avait surnommés, n'utilisaient jamais leur petite terrasse. Manifestement, Madame ne travaillait pas. Elle quittait l'appartement en fin de matinée, probablement pour aller déjeuner, et revenait en milieu d'après-midi, en général avec un sac de shopping.

Les Fêtards n'étaient pas souvent chez eux. À se demander quand et où ils dormaient.

Et le Corps répétait inlassablement ses chorégraphies, pour le plus grand plaisir de Lila.

Regarder les voisins constituait sa distraction du soir. Le lendemain matin, elle échafaudait des histoires. Elle travaillait ensuite à son roman jusqu'en milieu d'après-midi, puis sortait s'acheter à manger pour le soir et explorer le quartier.

Elle envoyait à ses clients des photos d'un Thomas bienheureux, cueillait les tomates mûres, triait le courrier, composa une féroce bataille de lycanthropes, mit son blog à jour. Et fixa les deux paniers dans le garde-manger.

Le premier jour de la deuxième semaine, elle acheta un bon Barolo, une douzaine de minicupcakes dans une fabuleuse pâtisserie et renouvela l'assortiment de fromages.

Peu après 19 heures, elle accueillit sa meilleure amie.

– Salut, toi.

Bien que chargée d'une bouteille de vin et d'un bouquet de lis orientaux, Julie parvint à lui passer un bras affectueux autour du cou.

Un mètre quatre-vingt-deux de courbes pulpeuses, une cascade de boucles rousses : Julie était physiquement à l'opposé de Lila, plutôt menue, de taille moyenne, les cheveux bruns et lisses.

– Tu as bronzé, à Rome, veinarde... Je pourrais me tartiner de protection 500, je deviendrais quand même rouge écrevisse sous le soleil italien. Tu as une mine splendide.

– Normal, après quinze jours dans la Ville éternelle, au régime *pasta*. Je me suis régalée. Je t'avais dit que je m'occuperais du vin, protesta Lila quand son amie lui tendit la bouteille.

– Ne t'en fais pas, on boira les deux.

– Merci.

Lila prit aussi les fleurs.

– Chouette appart', dis donc, commenta Julie. Beaux volumes, et une vue à couper le souffle. Que font les proprios ?

– Tous deux issus de la haute, pour commencer.

– Ça aide.

– Viens avec moi dans la cuisine, que je mette les fleurs dans l'eau. Ensuite, je te ferai visiter. Il travaille dans la finance, je n'ai pas compris ce qu'il faisait exactement. Il adore son boulot et préfère le tennis au golf. Elle est décoratrice d'intérieur, assez douée comme tu peux le constater. Elle aimerait s'installer à son compte mais elle va peut-être attendre un peu, vu qu'ils ont l'intention de faire un bébé.

– Ce sont de nouveaux clients, et tu sais déjà tout ça ?

– Que veux-tu que je te dise ? Ce n'est pas ma faute si j'ai une tête qui invite aux confidences. Voici Thomas. Thomas, je te présente Julie.

Cette dernière s'accroupit pour caresser le chat.

– Bonjour, minou. Qu'il est chou !

– Un vrai petit cœur. Les animaux domestiques me donnent parfois du fil à retordre, mais Thomas est adorable.

Lila prit une souris en mousse dans la corbeille à jouets et la jeta au chat qui l'attrapa au vol. Julie se redressa en riant et s'accouda au plan de travail en granit tandis que Lila arrangeait les lis dans un vase de cristal.

– Alors, c'était bien, Rome ?

– Génial.

– Tu t'es trouvé un bel amant italien ?

– Hélas non, bien que j’aie fait une touche avec l’épicier du quartier, quatre-vingts ans bien sonnés. Il m’appelait *bella donna* et m’offrait tous les jours une pêche.

– Toujours mieux que rien. Je suis contente que tu sois revenue, tu m’as manqué.

– J’ai apprécié de passer la nuit chez toi entre deux jobs.

– Tu es toujours la bienvenue, tu le sais.

– Et toi, comment s’est passé le mariage de ta cousine dans les Hamptons ?

– Une semaine de cauchemar. Je me suis promis de ne plus jamais être demoiselle d’honneur.

– Tes textos m’ont fait marrer, surtout celui-ci : « Cousine tarée. Crise d’hystérie à cause pétales de roses. Crois que je vais lui tordre le cou. »

– Je te jure que j’ai failli commettre un meurtre. Elle a pleuré pendant une heure parce que les pétales de roses n’étaient pas tout à fait de la bonne couleur.

– Elle en avait réellement commandé une demi-tonne ?

– Pas loin.

– Tu aurais dû l’enterrer dessous. « La mariée étouffée sous les pétales de roses. » Tu imagines l’ironie du sort ?

– Dommage que je n’y aie pas pensé. Sérieux, tu m’as vraiment manqué. Je préfère quand tu travailles à New York et que je peux venir voir les apparts que tu gardes.

Tout en débouchant le vin, Lila observa son amie.

– Tu peux même passer quelques jours avec moi, quand ça vaut vraiment le coup.

– Je sais, tu n’arrêtes pas de me le dire, répondit Julie en faisant le tour de la cuisine. Mais je ne suis pas sûre que ce serait correct vis-à-vis de tes clients. En tout cas, ça me gênerait. Oh ! Tu as vu ce service en porcelaine ? Il doit être super ancien.

– Elle le tient de son arrière-grand-mère. Ça ne te gêne pas de venir passer la soirée avec moi. Si tu restais dormir, ça ne changerait pas grand-chose. Ce serait comme si tu dormais à l’hôtel.

– Personne n’habite dans les hôtels.

– Si. Éloïse, au Plaza.

– Éloïse est un personnage de fiction, répliqua Julie en tirant facétiusement les cheveux de son amie.

– Les personnages de fiction sont des gens comme les autres. Pourquoi s’intéresserait-on à eux, sinon ? Allons nous installer sur la

terrasse. Tu vas être épatée par le jardin de Macey. Sa famille maternelle est française, ils ont des vignes, là-bas.

Lila prit le plateau avec l'aisance de la serveuse qu'elle avait autrefois été.

– Ils se sont rencontrés il y a cinq ans, poursuivit-elle. Elle était en vacances chez ses grands-parents – ils doivent d'ailleurs y être, en ce moment. Il visitait les vignobles français. Ils ont eu le coup de foudre au premier regard.

– Le premier regard ne trompe jamais.

– Ça, c'est toi qui le dis... Enfin... Il s'est avéré qu'ils habitaient tous les deux à New York. Au retour, il lui a téléphoné, ils sont allés prendre un verre, et dix-huit mois plus tard ils convolaient en justes noces.

– Un vrai conte de fées.

– Parfaitement. Au bout de cinq ans, ils ont toujours l'air amoureux comme aux premiers jours.

Sur le seuil de la terrasse, Julie tapota les jumelles.

– Toujours cette vilaine manie ?

– Il n'y a pas de mal à observer les gens, rétorqua Lila. S'ils ne veulent pas qu'on regarde chez eux, ils n'ont qu'à tirer les rideaux ou fermer les volets.

– Waouh ! s'exclama Julie en découvrant la terrasse. En effet, elle a la main verte. Des tomates en pleine ville ? Et du basilic, du persil... C'est génial !

– Je me suis fait une salade à tomber par terre, hier soir. Avec un petit verre de vin, sur la terrasse, en contemplant le spectacle des fenêtres, c'était parfait.

– Tu mènes vraiment une drôle de vie. Parle-moi des gens des fenêtres.

Lila servit le vin, et alla chercher les jumelles... au cas où.

– Alors... Nous avons la famille du dixième, les parents ont offert un petit chien à leur fils. Le gamin et le chiot sont adorables. C'est trop marrant de les regarder jouer. Au quatorzième, il y a une superbe blonde maquée avec un mec canon – ça ne m'étonnerait pas qu'ils soient mannequins. Ils n'arrêtent pas de se disputer, ils cassent de la vaisselle, et ils se réconcilient par une partie de jambes en l'air.

– Tu les regardes faire l'amour ? Lila, donne-moi cette paire de jumelles.

Lila secoua la tête en riant.

– Pour qui me prends-tu ? Je ne me permettrais pas ! Seulement, ce n'est pas difficile de deviner la suite quand ils commencent à s'arracher leurs vêtements. Un jour, ils étaient tellement pressés que j'ai cru qu'ils allaient finir nus sur le balcon. Mais non, ils sont rentrés dans la chambre juste à temps. À ce propos... Il y a un gars au douzième qui est toujours presque à poil... Attends... Voyons voir s'il est là...

Lila ajusta les jumelles.

– Yes ! Tiens, regarde... Douzième étage, troisième appart' sur la gauche.

Curieuse, Julie prit les jumelles et les braqua sur la fenêtre en question.

– Mmm... Il bouge bien, en plus. On l'appelle et on l'invite ?

– Je ne crois pas qu'on soit son genre.

– Pourquoi pas ?

– Il est gay.

Julie abaissa les jumelles, fronça les sourcils, regarda de nouveau.

– D'ici, franchement, je ne sais pas à quoi tu vois ça.

– Il porte des strings. Ça veut tout dire.

– N'importe quoi !

– Fais confiance à mon radar.

– Il danse tous les soirs ?

– Quasiment. À mon avis, c'est un acteur qui bosse dans des clubs de strip-tease en attendant de décrocher un rôle.

– En tout cas, il a un beau corps. David avait un beau corps.

– Avait ?

Julie posa les jumelles et mima d'un geste la rupture.

– Quand ?

– En revenant des Hamptons. Je ne voulais pas faire d'histoires au mariage de ma cousine, mais je ne le supportais plus depuis déjà un petit moment.

– Désolée.

– Il ne te manquera pas, tu ne l'as jamais aimé.

– Je ne le détestais pas.

– Ne joue pas sur les mots. Quoi qu'il en soit, il était peut-être bien bâti mais il devenait trop envahissant. Sans arrêt à m'envoyer des textos ou me laisser des messages : où tu es, avec qui, à quelle heure tu rentres ? Tout juste si j'avais le droit d'aller prendre un verre avec mes collègues de travail. Pire qu'une femme jalouse ; sans vouloir jeter la pierre aux femmes jalouses, j'en ai été une.

Tu te rends compte qu'il faisait le forcing pour emménager chez moi ? Alors qu'on se connaissait depuis à peine deux mois... Laisse tomber ! Je n'ai pas besoin d'un mec à temps complet.

– Tout du moins, pas de lui.

– Ni de lui ni de personne. Je ne suis pas prête à vivre de nouveau avec quelqu'un. Il est encore trop tôt après Maxim.

– Ça fait cinq ans que tu n'es plus avec Maxim.

– Peu importe, je n'ai toujours pas digéré d'avoir été trompée. Et je déteste les ruptures. Quand on me plaque, je déprime. Et quand c'est moi qui casse, je culpabilise.

– Bien que je n'aie jamais quitté personne, je suis sûre que je m'en voudrais, moi aussi.

– Tu es assez maline pour faire croire à tes mecs que c'est eux qui en ont marre. De toute façon, tes aventures ne durent jamais suffisamment longtemps pour qu'on puisse parler de « rupture ».

Lila esquissa un sourire.

– Il est encore trop tôt après Maxim, dit-elle, ce qui fit rire Julie. Si on commandait quelque chose à manger ? Mes clients m'ont recommandé un excellent traiteur grec.

– Avec plaisir. En dessert, je veux un baklava.

– J'ai acheté des cupcakes.

– Encore mieux ! Me voilà comblée. Appartement de rêve, vin délicieux, cuisine grecque servie sur un plateau, et un beau mec qui danse pour nous !

– Gay ! lui rappela Lila en se levant pour aller chercher le numéro de téléphone du traiteur.

Elles vidèrent presque les deux bouteilles de vin, avec des brochettes d'agneau, puis tombèrent dans les cupcakes aux alentours de minuit. *Pas vraiment diététique*, songea Lila, le ventre lourd, en fermant la porte après le départ de Julie, *mais juste ce qu'il faut pour une amie davantage contrariée qu'elle ne veut l'admettre par sa rupture.*

Pas tant à cause de cet homme, qui n'était pas le bon, mais à cause de la séparation en elle-même... et de la remise en question inévitable qui s'ensuivait. Est-ce moi qui ai quelque chose qui cloche ? Aurais-je dû faire plus d'efforts ? Avec qui irai-je au restau, maintenant ?

Dans une société où l'on ne jurait que par le couple, il n'était pas facile de naviguer en solo.

– Moi, je mène très bien ma barque, assura Lila à Thomas.

Quelque part entre la dernière brochette et le premier cupcake, celui-ci s'était roulé en boule dans son panier.

– Ça ne me dérange pas d'être seule. Je peux aller où je veux quand je veux, et accepter tous les jobs qui me plaisent, n'importe où dans le monde. Bon, d'accord, je parle aux chats, mais je ne m'en porte pas plus mal.

Cela dit, Julie aurait tout de même mieux fait de rester pour la nuit. À deux, la gueule de bois du lendemain aurait été plus supportable.

Les minicupcakes sont une invention de Satan, décida Lila en enfilant son pyjama. Tellement petits et si jolis qu'on ne se rendait pas compte de ce qu'on avalait. Jusqu'à ce qu'on en ait englouti une demi-douzaine.

Résultat, en surdose de sucre et d'alcool, elle ne parviendrait pas à trouver le sommeil.

Armée de ses jumelles, elle jeta un coup d'œil au-dehors. Des lumières brillaient encore, çà et là. Elle n'était pas la seule debout à... Seigneur, 1 h 40.

Le danseur nu avait de la compagnie, un jeune homme aussi plaisant que lui à regarder. Lila prit note de signaler à Julie qu'elle avait bel et bien raison quant à son orientation sexuelle.

Les Fêtards, apparemment, venaient tout juste de rentrer. Lila admira la robe orange de la femme, essaya de distinguer ses chaussures. En vain. Ah... Voilà ! Appuyée sur l'épaule de son mari, elle ôta un nu-pied doré au talon vertigineux et à la semelle rouge.

Mmm... des Louboutin.

Quelques étages plus bas, Blondie elle non plus n'était pas encore couchée. Elle portait une nouvelle petite robe noire, aussi moulante que la première. Son chignon était à moitié défait.

Elle s'essuyait les yeux. Elle pleurait. Elle parlait vite, en faisant de grands gestes, et paraissait contrariée. Encore une dispute.

Où était son compagnon ?

Lila eut beau changer d'angle de vue, elle ne le voyait pas.

« Laisse-le tomber, murmura-t-elle. Il te rend malheureuse. Tu es belle, intelligente je parie, tu mérites mieux que... »

Lila tressaillit. Blondie venait de recevoir un coup.

– Oh, mon Dieu ! Il l'a frappée. Le salopard. Ne...

Un cri lui échappa. La jeune femme se protégeait le visage. Elle vacilla sous la violence d'un deuxième coup.

Lila s'empara de son téléphone, sur la table de chevet.

Blondie suppliait à présent, en larmes. Une silhouette indistincte, dans l'appartement faiblement éclairé, la plaqua contre la baie vitrée.

– Stop, stop... implora Lila, s'appêtant à appeler la police.

Lorsque tout se figea...

La vitre vola en éclats. La femme fut projetée dans le vide, bras écartés, battant des jambes, ses cheveux d'or déployés tel un éventail, et s'écrasa avec brutalité quatorze étages plus bas.

– Oh ! mon Dieu, mon Dieu...

Tremblante, Lila composa le 911.

– Police secours, à votre écoute.

– Il l'a poussée. Il l'a poussée et elle est tombée par la fenêtre.

– Madame...

– Attendez, attendez !

Elle ferma les yeux un instant, s'efforça de contrôler sa respiration. *Sois claire, s'enjoignit-elle, aussi précise que possible.*

– Mon nom est Lila Emerson. J'ai été témoin d'un meurtre. Une femme a été défenestrée, du quatorzième étage. Je me trouve au... (Il lui fallut quelques secondes pour se remémorer l'adresse des Kilderbrand.) Ça c'est passé dans l'immeuble d'en face. Sur la gauche. Côté ouest. Enfin... je crois. Excusez-moi, je suis bouleversée. Elle est morte. Elle est forcément morte.

– Je dépêche une équipe sur les lieux. Pouvez-vous rester en ligne ?

– Oui. Bien sûr. Je ne bouge pas.

En réprimant un frisson, elle jeta un regard par la fenêtre. Au quatorzième, en face, les lumières étaient éteintes.

2

Contrainte de se rhabiller, elle se surprit à hésiter entre un jean et un pantacourt. *Le choc*, se dit-elle. Elle était sous le choc, désorientée. Mais pas de panique, tout allait bien. Pour elle.

Elle était vivante.

Elle opta pour le jean, un T-shirt noir, et arpenta l'appartement en tenant dans ses bras un Thomas quelque peu étonné bien que tout à fait consentant.

Elle avait vu les voitures de police arriver, sirènes hurlantes, et les badauds s'attrouper au pied de l'immeuble, en dépit de l'heure avancée. Pour sa part, elle ne pouvait pas regarder.

Il ne s'agissait pas des *Experts* ni de *NCIS*. La jolie blonde qui aimait les petites robes noires gisait en sang sur le trottoir. Le beau brun avec qui elle vivait, faisait l'amour, riait et se chamaillait, l'avait poussée par la fenêtre.

Garde ton calme ! s'intima Lila pour la énième fois. On allait venir l'interroger, elle devrait fournir un témoignage cohérent. À contrecœur, elle se força à visualiser la scène. Le visage inondé de larmes, les cheveux dénoués, les coups. Mentalement, elle retraça le portrait du jeune homme aperçu à plusieurs reprises – son sourire charmeur, ses habiles esquives, ses discours enjôleurs.

Le timbre de l'interphone la fit sursauter.

– Ça va aller, murmura-t-elle à Thomas. Tout va bien se passer.

À travers le judas, elle déchiffra les noms de deux agents en uniforme. Fitzhugh et Morelli.

– Mademoiselle Emerson ?

– Oui. Entrez. (En refermant la porte, elle s’efforça de réfléchir à ce qu’elle devait dire.) Elle... La victime... Elle n’a pas pu survivre à la chute...

– Hélas non, répondit Fitzhugh, le plus âgé et le plus galonné. Pouvez-vous nous raconter ce que vous avez vu ?

– Oui, je... Asseyons-nous. Vous ne voulez pas vous asseoir ? J’aurais dû préparer du café. Je vais préparer du café.

– Ne vous dérangez pas. Bel appartement. Vous le partagez avec les Kilderbrand ?

– Comment ? Oh non... Ils sont en voyage. En France. Je suis la *house-sitter*. Dois-je les appeler ? s’inquiéta-t-elle en consultant sa montre. Quelle heure est-il en Europe ? Je suis un peu déboussolée.

– Pas pour l’instant, répondit Fitzhugh en tirant une chaise pour elle.

– Je suis désolée. C’était horrible. Il la frappait, il a dû la pousser. La fenêtre s’est cassée et elle est tombée.

– Vous avez vu quelqu’un violenter la victime ?

– Oui, je...

Elle serra Thomas contre elle puis le déposa sur le plancher. Aussitôt, il sauta sur les genoux du second policier.

– Excusez-moi, je vais l’enfermer dans une autre pièce.

– Laissez, j’aime bien les chats.

– Celui-ci est gentil comme tout. Parfois, les clients ont des animaux pénibles mais... Pardon, je m’égare. Que je commence par le commencement. Je me préparais à aller me coucher...

Maîtrisant le tremblement de sa voix, elle leur rapporta ce qu’elle avait vu, puis les conduisit dans la chambre afin de leur montrer d’où elle avait assisté à la scène. Lorsque Fitzhugh prit congé, elle prépara du café, servit une collation inespérée à Thomas, tout en bavardant avec Morelli.

Il était marié depuis un an et demi, attendait un premier enfant pour janvier. Il aimait les chats mais préférait les chiens, appartenait à une famille nombreuse d’origine italienne. L’un de ses frères tenait une pizzeria à Little Italy, et il jouait dans une équipe de basket amateur.

– Vous feriez une bonne enquêtrice, lui dit-il.

– Vous croyez ?

– Vous savez faire parler les gens. Je vous ai raconté la moitié de ma vie.

– Je pose des questions, je ne peux pas m’en empêcher. Les gens m’intéressent. C’est pour ça que je regardais par la fenêtre. Quel drame... Elle devait avoir de la famille, des parents, des frères et

sœurs qui vont être dévastés. Elle était si belle, grande, mince, une silhouette de mannequin.

– Grande ?

– Au moins un mètre soixante-quinze, voire un mètre quatre-vingts.

– Franchement, vous devriez faire carrière dans la police. Ne bougez pas, j’y vais, dit-il en se levant quand la sonnette de l’interphone retentit à nouveau.

Un instant plus tard, le jeune agent revint dans la cuisine avec un homme d’une quarantaine d’années au regard las, accompagné d’une trentenaire à l’expression déterminée, tous les deux en civil.

– Voici les inspecteurs Waterstone et Fine. Je vous laisse vous entretenir avec eux, mademoiselle Emerson. Prenez soin de vous.

– Oh, vous partez ? Merci pour... Merci. J’irai manger chez votre frère, un de ces jours.

– N’y manquez pas. Bonsoir.

La présence de Morelli l’avait détendue. Sans lui, elle se sentait à nouveau fébrile.

– Je vous sers un café ?

– Volontiers, répondit Fine en se baissant pour caresser Thomas. Il est mignon.

– C’est un amour. Du sucre, du lait ?

– Noir, pour mon collègue aussi. Vous gardez donc cet appartement pendant que les propriétaires sont en France ?

– Oui, je suis *house-sitter*.

Les mains occupées, Lila retrouvait peu à peu contenance.

– C’est votre métier ? demanda Waterstone.

– Disons que je fais ça davantage pour le plaisir que pour m’enrichir. Je suis écrivain.

– Quand avez-vous pris votre poste chez M. et Mme Kilderbrand ?

– Il y a une semaine. Une semaine et deux jours demain, très exactement. Je suis là pour trois semaines en tout.

– Avez-vous déjà travaillé pour les Kilderbrand ?

– Non, c’est la première fois.

– Quelle est votre adresse ?

– Je n’en ai pas. Je loge chez une amie quand je ne travaille pas. Et c’est plutôt rare, je suis assez demandée.

– Vous n’avez pas de domicile ? s’étonna Fine.

– Non, je n’ai pas les moyens de payer un loyer. Je reçois mon courrier à l’adresse de mon amie Julie Bryant, qui a la gentillesse de m’héberger entre deux jobs.

Elle la leur indiqua.

– Pouvez-vous nous montrer la fenêtre d'où vous avez été témoin de l'incident ?

– Par ici. Je me préparais à aller me coucher, mais je n'avais pas sommeil. Julie était venue passer la soirée avec moi et nous avons bu un peu de vin. Beaucoup de vin, pour être honnête. Comme je savais que je n'arriverais pas à m'endormir, j'observais les voisins, à la jumelle.

– À la jumelle... répéta Waterstone.

Lila les prit sur la table de chevet.

– C'est un peu mon joujou, je les emporte partout. Je garde des appartements aux quatre coins de New York et un peu partout dans le monde. Je voyage beaucoup. Je reviens juste de Rome.

– On vous a appelée d'Italie pour garder une maison ?

– Un appartement, en l'occurrence, précisa-t-elle. Mon blog et le bouche à oreille me procurent des contacts dans tous les pays. J'aime observer les gens, imaginer leur vie. C'est peut-être du voyeurisme, je le reconnais, mais je n'y mets aucune intention malsaine. Simple-ment, ces petits mondes entrevus derrière les fenêtres me donnent matière à construire des histoires.

Waterstone prit les jumelles et les braqua sur l'immeuble d'en face.

– Vous étiez aux premières loges.

– Ils se disputaient souvent, et se réconciliaient sur l'oreiller.

– Qui ? demanda Fine.

– Blondie et Beau Parleur... c'est comme ça que je les avais surnommés. L'appartement devait être à elle, il dégageait une atmosphère féminine, mais son compagnon était là tous les soirs. Tout du moins depuis que je suis ici.

– Pouvez-vous le décrire ?

– Un peu plus grand qu'elle, entre un mètre quatre-vingt-cinq et un mètre quatre-vingt-dix, je dirais. Baraqué, brun, frisé, vingt-huit ou vingt-neuf ans, des fossettes quand il souriait. Très charmant.

– Qu'avez-vous vu exactement, aujourd'hui ?

– Au début, je ne voyais qu'elle. Elle portait une robe noire, son chignon était à moitié défait. Elle pleurait, elle semblait agitée, elle parlait vite, d'un ton suppliant, m'a-t-il semblé. Puis je l'ai vu la frapper.

– Son compagnon ?

– À vrai dire, je ne l'ai pas vraiment vu. Il se tenait sur la gauche de la fenêtre. Je n'ai vu que son bras lui porter un coup au visage. La manche était de couleur sombre. Elle a essayé de se protéger,

elle a reçu un autre coup. J'ai couru attraper mon téléphone sur la table de chevet. Je m'apprêtais à prévenir la police, j'ai jeté un coup d'œil dehors. Elle était plaquée contre la baie vitrée, de dos, je ne voyais pas grand-chose d'autre. Et puis la vitre s'est cassée et elle est tombée... J'ai suivi sa chute du regard... Et j'ai tout de suite appelé la police. Dans son appartement, il n'y avait plus de lumière.

– À aucun moment, donc, vous n'avez vu son agresseur ?

– Non, je n'ai vu qu'elle. Mais vous trouverez sûrement des gens qui le connaissent, parmi leurs voisins, leurs amis, leur famille. Ils semblaient vivre ensemble. Quelqu'un vous dira comment il s'appelle.

– À quelle heure l'incident s'est-il produit ? demanda Waterstone en posant les jumelles.

– À environ deux heures moins vingt. Je venais de regarder l'heure, et de me dire qu'il était tard.

– Après avoir appelé le 911, avez-vous vu quelqu'un quitter l'immeuble ? s'enquit Fine.

– Non, mais je ne regardais pas.

– Votre appel au 911 a été enregistré à 1 h 44. Combien de temps s'est-il écoulé entre le moment où vous avez commencé à observer la victime et celui où elle est tombée ?

– Moins d'une minute. J'ai vu le couple du seizième arriver, en tenue de soirée et le... (« le danseur homo à poil », faillit-elle dire)... le monsieur du douzième, avec un ami. Puis j'ai regardé chez la blonde. Il devait être 1 h 42 ou 1 h 43, si vous dites que j'ai appelé le 911 à 1 h 44.

Fine sortit son smartphone et afficha une photo.

– Reconnaissez-vous cet homme ?

– C'est lui ! Le compagnon de la victime. J'en suis sûre. À quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Non... quatre-vingt-seize. Vous le tenez ? Je témoignerai.

Tandis que Lila regardait le portrait, des larmes de soulagement lui montèrent aux yeux.

– Vous n'aurez pas besoin de témoigner contre lui, mademoiselle Emerson.

– Il... Il a avoué ?

– Non, répondit Fine en rangeant son téléphone. Il est en route pour la morgue.

– Je ne comprends pas.

– Vraisemblablement, après avoir poussé son amie, il s'est tiré une balle de calibre 32 dans la bouche.

- Oh, mon Dieu... Il l'a tuée et il s'est suicidé ?
- Chancelante, Lila s'assit au bord du lit.
- Manifestement.
- Pourquoi ? Pourquoi faire une chose pareille ?
- C'est ce que nous devons élucider. Revenons en arrière, si vous le voulez bien...

Le jour se levait lorsque les inspecteurs quittèrent l'appartement. Lila calcula qu'elle était debout depuis bientôt vingt-quatre heures, et s'interdit de téléphoner à Julie. Inutile d'affoler son amie dès le petit matin.

Elle envisagea d'appeler sa mère, toujours un roc en situation de crise, mais la sagesse lui dicta de s'en abstenir. Après les mots de réconfort, elle aurait droit à la sempiternelle tirade : « Pourquoi vis-tu à New York, Lila-Lou ? Cette ville est si dangereuse. Viens t'installer à Juneau. Papa serait si content ! »

Seulement, Lila ne tenait pas à habiter au fin fond de l'Alaska, du surcroît près de chez son père, un lieutenant-colonel à la retraite.

Et tout compte fait, elle n'avait pas envie de répéter encore une fois ce qu'elle venait de raconter à la police en long en large et en travers.

Épuisée, elle se laissa tomber tout habillée sur le lit, et prit Thomas entre ses bras lorsqu'il la rejoignit.

Contre toute attente, elle s'endormit presque instantanément.

Elle se réveilla en sursaut, le cœur tambourinant, les mains cramponnées au rebord du lit, en proie au vertige de la chute.

Le contrecoup, se raisonna-t-elle. Elle s'était projetée en rêve dans le cauchemar dont elle avait été témoin.

Il était plus de midi, elle avait suffisamment dormi. Elle allait se doucher, se changer, et sortir faire un tour. Elle avait accompli son devoir, prévenu la police. Beau Parleur avait tué Blondie puis s'était suicidé. Dramatique, certes, mais en faire une idée fixe ne les ramènerait pas à la vie. De toute façon, elle ne les connaissait pas.

Néanmoins, elle alluma son iPad et consulta les sites d'information locale.

« Un top model prometteur poussé par la fenêtre du quatorzième étage », lut-elle.

– Elle était bien mannequin, je l'avais deviné.

En grignotant le dernier cupcake, elle parcourut l'article. Blondie se nommait Marjolaine Kendall, et Beau Parleur, Oliver Archer.

– Elle n'avait que vingt-quatre ans, tu te rends compte, Thomas ? Quatre ans de moins que moi. Elle posait pour des photos de pub. Savoir si je l'avais déjà vue... Ça ne changerait pas grand-chose à l'affaire, tu me diras...

Elle devait cesser de gamberger. Un brin de toilette et un bol d'air, voilà ce dont elle avait besoin.

La douche lui fit du bien, et en robe d'été et sandales elle se sentit tout de suite en meilleure forme. Une légère touche de blush rehaussa son teint encore un peu pâlot.

Se balader dans le quartier lui changerait les idées. Éventuellement, elle mangerait un petit quelque chose quelque part. Ensuite, elle appellerait Julie et lui proposerait de revenir passer la soirée avec elle, histoire d'extérioriser le traumatisme auprès d'une oreille compatissante.

– Je reviens dans une heure ou deux, Thomas.

Alors qu'elle s'appêtait à sortir, elle revint sur ses pas et prit la carte que lui avait laissée l'inspecteur Fine. Inutile de se leurrer : tant qu'elle n'aurait pas les réponses aux questions qui la hantaient, elle ne parviendrait pas à tourner la page. Elle avait été témoin d'un meurtre, il était normal qu'elle se renseigne sur le cours de l'enquête.

Le poste de police constituerait le but de sa promenade. En revenant, elle irait peut-être à la piscine – réservée en principe aux résidents du complexe, mais l'adorable Macey lui avait procuré un Pass invité.

Nager chasserait le stress et la fatigue. Et après une soirée à se faire consoler par sa meilleure amie, elle serait complètement requinquée.

Demain, elle reprendrait son rythme habituel. La vie devait continuer. La mort vous rappelait que le monde ne s'arrêtait jamais de tourner.

Une montre Cartier, une chevalière, un portefeuille – contenant beaucoup trop d'argent, beaucoup trop de cartes de crédit. Ash passait en revue le contenu du sachet qu'on lui avait remis, « les effets personnels du défunt ». Un porte-clés Tiffany. Un briquet en argent. Tout ce que son demi-frère avait dans les poches le dernier jour de sa vie.

Oliver, toujours à l'affût d'un gros coup, d'un bon plan, toujours sur la brèche. Oliver le frimeur exhibant ses gadgets bling-bling hors de prix. Oliver l'écervelé. Oliver était mort.

– Son iPhone est encore au labo.

– Pardon ?

Ash leva les yeux vers la fonctionnaire de police. *Fine*, se remémora-t-il. Inspecteur Fine, au regard bleu impénétrable.

– Nous sommes en train d’extraire les données de son téléphone. Par ailleurs, dès que les techniciens en auront terminé dans l’appartement, nous vous demanderons de venir identifier ce qui lui appartenait. Comme je vous l’ai dit, son permis de conduire indique une adresse à West Village, mais, selon nos sources, il avait déménagé depuis trois mois.

– Si vous le dites... Je l’ignorais.

– Vous ne l’aviez pas vu depuis... ?

Elle lui avait déjà posé la question. Et son coéquipier au visage de pierre la lui avait aussi posée, lorsqu’ils étaient venus chez lui. Le « notifier », dans leur jargon. Effets personnels, notification. Des termes employés dans les romans policiers et les séries télévisées. La situation lui paraissait irréaliste.

– Trois mois, quatre peut-être, je ne sais plus exactement.

– Mais il y a quelques jours, vous vous êtes parlé au téléphone ?

– Il m’a appelé, soupira Ash en se frottant les yeux. Il voulait qu’on aille prendre un verre. Je n’avais pas le temps, je lui ai dit de me rappeler la semaine prochaine.

– Je suis navrée, monsieur Archer, de vous imposer ces lourdeurs bureaucratiques, mais je dois respecter la procédure. Vous disiez que vous n’avez jamais rencontré la jeune femme avec qui il vivait depuis presque quatre mois...

– Non. Il s’est vanté au téléphone de fréquenter un superbe top model, mais je n’y ai guère prêté attention. Oliver est un fanfaron, c’est l’un de ses défauts.

– Il n’a pas fait allusion à des tensions entre lui et le superbe top model ?

– Bien au contraire. Elle était formidable, ils filaient le parfait amour, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Ash regarda ses mains, remarqua une petite tache de bleu céruléen sur le côté de son pouce.

Il était occupé à peindre lorsqu’ils avaient sonné au loft. Il s’était interrompu en pestant – et le monde avait basculé.

Sous le poids de quelques mots, son univers s’était écroulé.

– Monsieur Archer ?

– Oui, oui. Il était sur un petit nuage. Oliver vivait en permanence sur un petit nuage, sauf...